



DÉCEMBRE 1851

Retour au bercail	2
Mystère dans la grange	4
Pétronille Papineau en voyage	6
Pétronille Papineau en voyage (suite)	8
Vie de bûcheron au chantier	9
Ondolement d'un nouveau-né	12
Réveillon de Noël à Prologue	13
Noël chez les Derosier	15
Quête de l'Enfant-Jésus	18



Retour au bercail

Prologue, mardi 2 décembre 1851

Comme chacun le sait, l'île aux fermiers est fermée depuis la Saint-Michel. Mais Rebelle, comme nous l'avons déjà écrit, avait donné des sueurs froides à son propriétaire, le seigneur Prologue. La battue n'a pas permis de ramener le cheval au bercail.

Mais la battue a permis aux habitants de se rendre compte qu'un autre cheval manquait à l'appel. Rétif, tout comme Rebelle, faisait donc «l'école buissonnière».

En ce début de décembre, une grande question plane dans l'air. Certains la formulent comme ceci : « les chevaux sont-ils intelligents ? », d'autres « les chevaux sont-ils plus intelligents que certains hommes ? », d'autres « Lancette est-il plus intelligent que Rétif et Rebelle ? ».

Il faut dire que la dernière aventure de Lancette, retrouvé dans la cuisine de Thérèse, a frappé l'imagination populaire et amusé tout le monde.

Comme je l'ai déjà écrit, suite à cette aventure, bien des histoires ont circulé dans le village et Jérôme Lagibotière n'a pas manqué l'occasion de raconter, lui qui en avait vu bien d'autres dans les chantiers, sa fameuse histoire de la jument abandonnée.

Il faut dire que cette histoire plaît beaucoup et que Jérôme sait comment la raconter pour forcer l'admiration des petits et des plus grands ! Nous avons cependant remarqué que cette histoire évolue au gré des humeurs du conteur qui effectue des changements à la version originale dans le but bien arrêté d'adapter le récit à l'âge des personnes qui composent son auditoire.

Il y a plusieurs jours que les autres chevaux sont bien au chaud dans leur écurie. Mais Rétif et Rebelle ne semblent pas pressés de revenir.

Rétif est un magnifique étalon qui appartient à Léon Simard en personne. On n'arrive pas encore à savoir dans le village laquelle des deux bêtes (je parle ici de Rétif et de Léon) est la plus fière et la plus intelligente ! Pour sûr, Eustache Lavoie affirme que c'est Rétif. Mais le marchand n'a pas les idées toujours très claires lorsqu'il s'agit de parler de son beau-frère.



Le comportement du cheval fait donc jaser. D'aucuns y voient l'intelligence du cheval qui semble faire exprès pour humilier son maître, d'autres y voient plutôt un fort instinct animal; Rétif aime tout simplement être libre. Les derniers y dénoncent plutôt l'influence néfaste de Rebelle.

Léon, tout comme le seigneur Gonzague Prologue a organisé avec ses engagés une autre battue pour ramener le cheval de gré ou de force. Après bien des péripéties et quelques légères blessures occasionnées par les ruades du cheval, Léon a dû mettre fin à cette folle poursuite. Il attend tout simplement que la nature ait raison de la nature. Lorsque la nourriture manque, Rétif devient tout doux, tout doux!

En son for intérieur Léon croit que Rétif le récompense bien de cette liberté provisoire, car il lui donne de belles victoires. Il répète à qui veut l'entendre pour se consoler des caprices de son champion :

— Eustache Lavoie a beau faire le jars, c'est mon cheval qui gagne toutes les courses. Il ne peut pas en dire autant de son soi-disant pur-sang! C'est plutôt une [pure perte] qu'il devrait dire!

Et Léon, chaque fois qu'il fait ce jeu de mots bien enfantin éclate d'un grand rire!

Quoi qu'il en soit, plus le temps passe et plus Rétif devient, à l'instar de Rebelle, une légende vivante. Et Léon Simard aime bien qu'on parle de son cheval!

En ce début de décembre, plusieurs personnes au village font des paris sur la date exacte du retour de Rétif et de Rebelle. Un compte détaillé des prédictions est d'ailleurs précieusement conservé à l'auberge. Trefflé Bellerive, le passeur, a prédit la rentrée des deux chevaux pour le 2 décembre. C'est pour cette raison qu'il épie depuis le matin les abords de l'île aux fermiers.

Après quelques heures de guet, il voit d'abord arriver Rebelle puis Rétif. Ce dernier hennit très fort comme pour demander qu'on vienne le chercher. À cet appel, Trefflé envoie un messenger à l'auberge et chez Léon Simard pour avertir que les deux chevaux sont prêts pour le voyage de retour. La rivière n'est pas encore gelée, il faudra donc utiliser le bac.

Léon traverse la rivière avec le passeur. De l'autre côté, Rétif observe le tout d'un œil approbateur. Il se laisse embarquer sans faire de difficultés et Rebelle le suit sans discussion!

Au village, il y a déjà attroupement. C'est qu'on espère que l'événement devienne le prétexte d'une soirée dansante chez Léon.

Mais il n'y a pas que les hommes qui fêtent! Il y a les bêtes qui, à leur manière, manifestent leur contentement de revoir Rebelle et Rétif!

Augustin Lebeau, journaliste



Mystère dans la grange

Prologue, mercredi 3 décembre 1851

Chez Marie-Louise Beaulieu, tout le troupeau est rentré depuis la Toussaint. À l'étable, les chevaux, les vaches, les bœufs et les moutons ont leur place désignée. Seuls les oiseaux de basse-cour sont laissés à eux-mêmes. Ils ont encore quelques jours de sursis et peuvent courir ça et là et picorer où bon leur semble.

Depuis quelques semaines, Marie-Louise et Alcide tarissent quelques vaches, sauf «Rosette» qui fournira, avec quelques autres, le lait de la famille durant tout l'hiver. Quotidiennement, Marie-Louise partage, avec les enfants et les employés, le travail à l'étable : traire les vaches, sortir le fumier, rafraîchir les litières, apporter l'eau et la nourriture.

Au début et en fin de journée, quand quelqu'un s'approche du bâtiment, les bêtes savent que c'est l'heure de manger et même, affirme Marie-Louise, devinent qui leur donnera à manger!

Sitôt que la porte s'ouvre, Rosette meugle et les moutons bêlent. Les poules accourent en caquetant et en gloussant. C'est «Blanche» qui se montre la plus impatiente. Plus forte, elle écarte les plus faibles et chasse à coups de bec les importunes.

Les canards Tancrède et Gonzague refusent de se laisser intimider par une pauvre poule. Ils s'accroupissent d'abord sur la pâture puis, inertes et muets, ils se laissent piétiner plutôt que d'en céder une graine. L'agressivité tombe à mesure que chacun s'assouvit. Après les oiseaux, Marie-Louise nourrit les bêtes. Et le travail va ainsi son train.

Avant de sortir de l'étable, les enfants vérifient si les sacs sont à leur place. Marie-Louise leur a appris qu'en cas de feu, il faut couvrir la tête des bêtes pour les faire sortir de l'étable. Quand un incendie éclate, en particulier pendant la nuit, les bestiaux s'affolent et se cabrent plutôt que de chercher à échapper aux flammes. Il faut alors leur couvrir la tête d'un sac qui leur cache la vue. Ainsi, il est plus facile de les conduire à l'extérieur.

Avant de rentrer à la maison, Marie-Louise se rend à un petit hangar situé derrière l'étable. Elle sait qu'elle va y retrouver Alcide en compagnie de François Petitout et d'Hector Forbes. Elle frappe à la porte, car elle sait qu'il se trame quelque chose d'important!

Depuis que son Alcide a rencontré les deux jeunes gens, il est tout mystère. Marie-Louise ne sait trop que penser de François Petitout. Certes c'est un esprit vif. Comme Alcide, il adore bricoler et inventer des choses. Mais pour Marie-Louise, François est avant tout un étranger. Un français de surcroît qui a vagabondé dans bien des endroits avant de se fixer à Prologue. Il demeure chez Philippe Lavoie depuis seulement 9 mois. Celui-ci l'héberge en échange de ses services sur la ferme.



Marie-Louise pense aussi que ces idées d'invention sont extravagantes. En effet, que ferait-elle d'un chapeau refroidissant ou d'une machine à préparer des omelettes?

Quant à Hector Forbes, même s'il vient d'une bonne famille établie au village depuis «belle lurette» et qu'il étudie en droit, il est, de l'avis de madame Beaulieu, un peu trop exalté.

Elle est à ces pensées quand Alcide se décide enfin à ouvrir la porte. Marie-Louise est alors frappée par l'expression de son visage; il semble crispé et bien distant.



— Messieurs, bonjour, lance-t-elle joyeusement!

— Heureux de vous voir madame, répondent poliment les deux jeunes hommes.

— Vous travaillez toujours sur votre grande invention, demande-t-elle! Vous fabriquez un appareil pour parler à distance, je crois!

Marie-Louise n'obtient aucune réponse, ce qui lui donne la curieuse impression qu'elle a dû faire une gaffe. Elle amorce alors une retraite et avant de sortir elle demande à son époux de laisser tout cela et de venir souper.

Une fois à table, elle le questionne sérieusement.

— Écoute Alcide, je commence à être inquiète. Vous vous rencontrez deux fois par semaine, les mercredis et les dimanches et je ne sais toujours pas ce que vous faites. Je trouve ces deux jeunes gens un peu trop farouches pour qu'ils aient la conscience en paix! Ils étaient dans le hangar lors de la disparition de l'épouvantail des enfants et ils y étaient encore lors de sa réapparition dans le confessionnal de l'église!

Elle reprend son souffle et les deux poings sur les hanches, elle questionne :

— Et pourquoi veux-tu toujours lire les lettres que les enfants du futur m'adressent?

À voir l'air mécontent de leur mère et contrarié de leur père, les enfants savent que la soirée promet d'être longue. Curieux, ils attendent les réponses de leur père.

Augustin Lebeau, journaliste



Pétronille Papineau en voyage

Prologue, dimanche 7 décembre 1851

Nous avons enfin pu connaître quelques péripéties de la tournée européenne de Pétronille Papineau. Laissons-lui la parole :

— J’ai fait un excellent voyage. J’ai encore une fois chanté devant plusieurs royautés. Je suis même allée en Russie où j’ai eu le bonheur de donner un récital devant le tsar.

— J’ai visité plusieurs châteaux regorgeant de merveilleuses peintures. Certains peintres ont développé une technique tout à fait révolutionnaire en utilisant une toile.

— Je reviens à Prologue avec plein d’idées nouvelles en tête. Je reviens avec des techniques nouvelles en vocalise et en technique de la voix. J’ai entendu à Paris, une petite chorale d’enfants. On aurait dit des anges chantant les louanges de Dieu.

— À l’instar de cette vision angélique, j’aimerais mettre sur pied une chorale d’enfants pour la messe de Noël. C’est le curé Chandonnay qui sera surpris.

— J’ai dû utiliser les services de médecins parisiens à la suite d’une bronchite. Je vous assure que ces médecins parisiens n’ont pas votre compétence et votre doigté mon cher docteur!

— Je termine en vous racontant une petite aventure de voyage qui aurait pu mal tourner. Je devais me déplacer de Paris à la banlieue afin de donner un concert devant l’archevêque de Paris qui était à son palais épiscopal pour l’été.

— Tout était d’un calme plat, tellement que je m’endormis à force d’entendre la répétition du bruit des roues de la diligence sur le pavé. Tout à coup, je me sens virevolter sans en comprendre la cause. J’entends les cris du cocher, le hennissement des chevaux et les bruits de métal et de bois qui se rompent.

— Devant moi, il y a ce jeune ecclésiastique, Edmond, bréviaire en main, qui ne cesse de crier: «Mon Dieu, aie pitié de moi et de la Diva Cantator»! En moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, voilà la calèche sens dessus dessous et le bon abbé Edmond avec la soutane



dans les yeux et moi par-dessus lui.

— Je vois encore tout le ridicule de la scène. Le visage du jeune abbé est d'un rouge écarlate. Il est coincé entre le siège et moi. Il ne peut bouger. Dans l'énervement, j'éclate de rire. Je ris jusqu'au moment où le cocher parvient à nous tirer de cette fâcheuse posture.

— Tirée d'affaire, je constate que je saigne au front et à une lèvre et que le bon abbé saigne sans arrêt du nez. Le cocher m'informe qu'un sanglier sauvage a fait son apparition dans un buisson et que les chevaux ont paniqué et quitté la route pour s'aventurer dans la forêt. Notre calèche a buté sur un arbre et a perdu la roue avant droite.

— Après quelques heures d'attente, une deuxième calèche emprunte le chemin. Les voyageurs nous invitent à monter et nous continuons notre route. J'ai donc dû chanter devant le Cardinal avec ma robe déchirée, la lèvre enflée et quelques éraflures aux bras.

— Ce qui importe dans tout cela, c'est que je suis revenue en pleine forme et la tête pleine de projets. Comme vous savez, je suis toujours très heureuse de revoir mon beau village.

Depuis, Pétronille Papineau a mis ses projets à exécution. Elle a choisi plusieurs enfants qu'elle retrouve régulièrement à l'église afin de leur faire pratiquer les chants prévus pour la messe de minuit.

Augustin Lebeau, journaliste



Pétronille Papineau en voyage (suite)

Prologue, dimanche 7 décembre 1851

En décembre, les habitants de la seigneurie «montent dans le bois» pour refaire leur provision annuelle de bois de chauffage afin d'affronter les sièges successifs et réguliers de l'hiver.

La plupart des habitants ont un boisé qui occupe souvent plus du tiers de la superficie totale de leur terre. C'est ce qu'on appelle le «bois debout». En ce temps de l'année, on profite des chemins durcis par la gelée pour circuler en forêt.

Alexis Bergeron, comme à chaque année, prend soin d'abord de calculer la quantité de bois à abattre pour ses besoins prochains de chauffage et de construction. Avec le temps, il sait qu'il faut généralement de 25 à 30 petites cordes de bois pour passer l'hiver. Demain il partira pour la journée avec son engagé pour identifier les arbres à couper.

Il doit aussi couper des petits arbres sans valeur que l'on utilisera pour «baliser» les chemins du village. La glace est prise sur la rivière et il faudra faire le chemin jusqu'à Saint-Hyacinthe. Certaines parties de la rivière sont dangereuses toute l'année et il faut les identifier. Cela évitera les accidents qui ne pardonnent pas.

La rivière devient alors le plus beau chemin qui soit. Et il n'est pas rare qu'on y organise des courses. D'ailleurs cette année, les enfants veulent essayer de jouer au «hockey» sur la section de la rivière qui fait face au quai de Trefflé Bellerive.

Ici, personne ne connaît ce drôle de sport souvent décrit par les enfants du futur. Mais on croit bien avoir suffisamment d'informations pour organiser une partie. Les enfants ont des patins. Ils utiliseront un crottin de cheval bien durci pour la «rondelle» et de grosses branches d'arbres avec un «croche» dedans en guise de bâton.

Ce fameux bâton, c'est ce qui préoccupe le plus notre ami Alexis.

— Des branches d'arbres croches comme ça, ça court pas les chemins. C'est pas facile à trouver. Et pis j'ai pas que ça à faire, lance-t-il en bougonnant.

Il exhibe un plan sur lequel la forme du bâton en question est dessinée.

— Un hockey, un hockey. Ça n'intéressera jamais personne un jeu pareil, finit-il par dire avant que de se mettre à la tâche.



Augustin Lebeau, journaliste



Vie de bûcheron au chantier

Prologue, vendredi 12 décembre 1851

Cette année, Julien Duperré ne part pas dans les chantiers avec les quatre frères Gadois. L'an dernier, il s'est infligé une vilaine blessure avec une hache et le temps n'a pas encore complètement réparé les dégâts. Le contremaître de la scierie du village, Robert Scott, l'a engagé, car le scieur Michel Simard commence à se faire vieux et il a besoin d'aide.

Au cours des deux dernières années, la vocation de la scierie a changé. Maintenant la production compte presque exclusivement du bois d'œuvre soit des planches et des madriers d'épinette. Une partie de ce bois est achetée par des marchands de Montréal et l'autre est expédiée vers Albany.

Levé de bon matin, Julien Duperré regarde par le seul carreau de la fenêtre qui n'est pas blanc de givre. Il fait chaud dans la maison. Il s'assied dans la berceuse et bientôt il s'assoupit; il rêve.

Il se revoit à 17 ans lorsqu'il s'engagea pour la première fois à la société de commerce de bois qui liait Bob Harris, le marchand de bois et Gonzague Prologue, le seigneur et propriétaire du moulin à scie.

Il se revoit chez le bourgeois! C'est Joseph Duperré, son père, qui l'avait encouragé à devenir bûcheron, car déjà ses frères aînés aidaient leur paternel à cultiver la terre. Il n'y avait pas vraiment de place sur l'exploitation pour l'établissement futur d'un troisième fils. Originaire de Québec, Joseph était avant tout un cultivateur, mais durant la saison hivernale, à l'instar de bien d'autres agriculteurs, il se faisait temporairement bûcheron et partait pour les chantiers de La Malbaie. Ça lui donnait un revenu d'appoint qu'il disait, car aussi modiques que fussent les gains, ils lui procuraient les moyens nécessaires pour acheter une partie des grains qu'il lui fallait pour ensemençer sa terre.

Puis l'image de son père s'obscurcit et Julien se revoit dans la maison de Bob Harris. Tout lui avait fait une grande impression! Il connaissait le bourgeois de renommée. Un peu partout, le long des rivières, il faisait chantier. Il exploitait les forêts près des cours d'eau pour pouvoir faire flotter le bois au printemps. Ses activités débordaient le cadre de ses propres chantiers. Son fils Edward sillonnait le pays à la recherche de petites scieries établies à l'embouchure des rivières et sur les rives du fleuve. C'est comme ça qu'il avait entendu parler pour la première fois du marchand de bois du village Prologue.

Julien rêve encore lorsque le jour se lève. Le soleil monte doucement prendre sa place dans un ciel d'hiver tout bleu! Un faible rayon de lumière arrive jusqu'à lui; il se réveille.

Son épouse vaque déjà à ses activités matinales. Les enfants dorment!

— Tu as fait un beau rêve, demande Eugénie?

Julien sourit et s'étire longuement un peu comme le fait le chat «Chatouille», bien au chaud derrière le poêle.



— Je n'ai pas d'histoire aussi fabuleuse à raconter que celles de Jos Montferrand qui dans les années 1820 et 1830 était contremaître dans les chantiers de Joseph Moore et de Baxter Bowman.

— Ben voyons mon mari, je suis certaine que la vie en chantier est la même pour tout le monde. Les histoires doivent se ressembler! C'est juste la façon de les raconter qui en fait des histoires extraordinaires.

Eugénie caresse doucement les cheveux épais de son époux et chuchote à son oreille:

— Mais toi, tu parles si rarement de ta vie en chantier que je ne pourrais même pas en parler aux enfants s'ils me le demandaient.

— C'est vrai ma belle Eugénie. Il est vrai que je suis avare de souvenirs! Mais tu vois ce matin je vais t'en parler un peu. J'ai la nostalgie de cette vie-là et pourtant, Dieu seul sait combien ce n'était pas toujours facile.

— Lors de mon premier engagement par messieurs Harris et Prologue j'ai surtout travaillé comme homme à tout faire. Avec le contremaître de chantier, nous nous sommes occupés de l'approvisionnement nécessaire pour l'expédition: cognées, scies, vases culinaires, tonneaux de rhum, pipes, tabac, du porc, du bœuf, des poissons salés, des pois, de l'orge, et un petit tonneau de mélasse. Puis, trois jougs de bœufs et le foin pour les nourrir. Ces bœufs allaient servir à sortir les arbres abattus des forêts.

— Lorsque je suis arrivé sur le lieu de l'exploitation, les hommes ont abattu quelques arbres pour faire une espèce de hutte au milieu de laquelle ils ont fait un grand feu. Les lits étaient faits de branchages, de feuilles ou de paille. Un homme chargé de faire la cuisine préparait le déjeuner avant l'aube. Les trois repas consistaient en pain, bœuf, porc ou poisson, soupe aux pois et thé indigène.

— Ce thé, c'était quelque chose! On peut pas dire que j'aimais ça! Je t'en reparlerai.

— Dans ce temps-là, on coupait surtout du pin! C'est monsieur Edward qui m'a tout appris. Monté sur ses raquettes et armé d'une hache légère, il parcourait la «talle» pour «marquer» les pins qu'il fallait abattre.

— Il me disait comment il distinguait les pins blancs des pins jaunes par l'écorce, les pins sains des pins gâtés par l'apparence de l'arbre.



— Regarde ce bel arbre qui disait! C'est un pin jaune et du bois de premier choix, mais il y a de la perte.

— Tu vois petit, cette toute petite branche sèche à environ trente pieds de terre, c'est la marque d'une «tondrière». Le pourri descend environ sept pieds en bas de la branche et remonte environ cinq pieds plus haut. Mais c'est encore un pin qui vaut la peine d'être mené au moulin.

— Il s'est souvent tapé sur les cuisses en riant de toutes ses forces de me voir lui montrer des pins en apparence magnifiques qui rendaient un son caverneux quand il les frappait de la tête de sa hache. Cette période-là fut très belle. Y avait tellement de choses à apprendre! Je travaillais dur, mais je m'en rendais pas compte! Le temps passait si vite!

— Les bûcherons travaillaient six jours par semaine, du matin au soir. Monsieur le contremaître les divisait en trois groupes. Le premier abattait les arbres, le second les émondait, et le troisième les conduisait à la rivière.

— Moi, j'aidais à entretenir les chemins! Avec quelques autres «claireurs», je débarrassais les chemins de «hâlage» des obstacles qui s'y trouvaient. Parfois j'aidais le cuisinier et le forgeron. C'est avec le forgeron que j'ai appris à réparer et à bien entretenir les instruments utiles au bûcheron.

— À vingt ans, je me suis engagé dans des chantiers un peu plus gros et là je peux dire que le métier de bûcheron n'était pas de tout repos. En route vers la fin d'octobre, mon séjour en forêt durait de cinq à six mois.

— Comme le bois, on était «cordé» les uns sur les autres. La propreté des «cambuses» t'aurait sûrement fait frémir. C'était le paradis des poux et nous, pauvres bûcherons en étions les jardins. Parfois l'abondance de neige rendait nos travaux excessivement pénibles et dangereux.

— Mais heureusement qu'il y avait la veillée du samedi soir! Comme on ne travaillait pas le lendemain, on s'en donnait à cœur joie. Les chansons, les histoires, les giges et les jeux de force remplaçaient le bruit des haches et des «godendards».

— Dans les premières années, je passais le temps des Fêtes au chantier. Même si les hommes s'efforçaient d'être joyeux, il y en avait plusieurs qui pleuraient en cachette. Surtout les hommes qui avaient femme et enfants! Ils s'ennuyaient en maudit dans cette période-là.

— Si je pouvais me rappeler toutes les histoires à dormir debout qu'on s'est contées dans ces moments-là, t'aurais pas assez de toute ta vie pour les entendre!

— Je pense que j'en ai dit pas mal! À une autre fois peut-être!

Augustin Lebeau, journaliste



Ondoiement d'un nouveau-né

Prologue, vendredi 19 décembre 1851

Ce vendredi 19 décembre est une journée bien triste pour la famille de Sean McLean, car Judith a accouché d'un enfant qui semble très malade. Malheureusement, la sage-femme du village était occupée ailleurs et c'est la vieille Laura Johnson qui l'a assisté à l'accouchement.

Judith ne va pas très bien. Une chance que les enfants ne sont pas à la maison. La voisine s'occupe d'eux pour quelques jours!

— Vous devriez aller quérir monsieur le curé, car je pense que l'enfant ne passera pas la journée. La fièvre peut l'emporter très rapidement.

C'est à toute jambe que Sean dévale la petite montée qui le sépare du presbytère du village.

Il revient vite à la maison et monsieur le curé Chandonnay l'accompagne. L'enfant est ondoyé en attendant qu'il puisse le baptiser!

À peine quelques minutes après l'ondoiement l'enfant expire doucement.

Judith pleure à chaudes larmes! L'an passé elle avait fait une fausse-couche et cette année elle perd son bébé après l'avoir porté 9 mois avec tant d'amour.

Mais, lui dit monsieur le curé, c'est un ange de plus au ciel! Il n'a pas eu le temps de faire le mal et de salir son âme. Il est avec Dieu pour l'éternité. Malgré ces paroles qui se veulent réconfortantes, Judith et Sean sont bien tristes.

Ils pensent alors à Christophe, Osias et Joseph-Marie qui avaient tant hâte de connaître leur petit frère ou petite sœur.



Augustin Lebeau, journaliste



Réveillon de Noël à Prologue

Prologue, mercredi 24 décembre 1851

Partout dans les foyers de la seigneurie, on s'évertue à «tuer le temps». Les petits enfants «s'étrivent», mais les plus vieux sont sages, car ils savent qu'ils assisteront à la messe de minuit.

Vers dix heures trente, on attelle le cheval. Mieux vaut partir tôt pour avoir le temps d'aller «à confesse». La mère, la grand-mère ou la plus vieille des filles, selon le cas, reste à la maison pour prendre soin des plus jeunes qui sont en principe déjà plongés dans le sommeil.

Pour quelques habitants la route est longue. Parcourue à une heure si tardive au son des grelots, du crissement des lisses sur la neige durcie, du scintillement des étoiles et de la caresse des fourrures sur les joues, elle porte à l'émerveillement.

Au village, c'est l'arrivée joyeuse des paroissiens. Les chevaux sont dételés et mis à l'abri où on les revêt d'une grosse couverture pour les protéger et leur éviter les coups de froid.

Les familles entrent à l'église les unes après les autres et gagnent leur banc respectif. Tous écarquillent les yeux, car l'église n'a jamais été aussi éclairée.

Le petit Pierre, qui jouit d'un privilège particulier parce qu'il n'y avait personne pour le garder, est là assis avec les grands. Il a tôt fait de repérer la crèche tout à l'avant.

Une fois les confessions terminées, la grand-messe commence, sérieuse, solennelle.

À la sortie de la messe, les gens s'échangent des vœux de Noël.

Au retour, les femmes courent à la maison mettre à réchauffer les plats préparés alors que les hommes détellent le cheval.

— Fais attention au bavardage des bêtes, lance Marie-Louise Beaulieu à son Alcide (un vieil adage français veut que les animaux se parlent la nuit de Noël).

Le réveillon égaye tout le monde. Les petits sont bien réveillés. Malgré l'heure tardive, ils se montrent vite guillerets. Tous sont invités à table et c'est la fête!



Les mets se succèdent : dinde, ragoût de pattes, tourtière, charcuterie, croquignoles et petites douceurs. La bonne humeur est partout! Les farces fusent. C'est Noël, moment unique... Pas pour tous!

Quelque part, une jeune fille est bien songeuse. Marie, surnommée La Douce, se demande si Noël est une fête pour les Amérindiens. Cette jeune orpheline d'origine amérindienne habite chez les Lafrance. Lorsque monsieur Lafrance l'a trouvée dans le boisé situé au bout de sa terre par un matin d'hiver (plus précisément un 22 décembre), elle était encerclée par des loups.

Ces derniers étaient sagement assis autour d'elle en attendant, un «je ne sais quoi». Monsieur Lafrance raconte qu'ils semblaient protéger le bébé et qu'à sa vue, ils se sont retirés. Monsieur Lafrance raconte aussi que ces loups reviennent chaque année à la même période au bout de sa terre et que leurs hurlements ressemblent à un appel plutôt qu'à une menace!

En relatant cette histoire, Monsieur Lafrance ajoute que la p'tite Marie lui a souri que depuis elle n'a jamais cessé de lui sourire! Il affirme que Marie a un don. Elle parle aux animaux et elle les apprivoise facilement. Il est persuadé que les loups viennent revoir Marie chaque année et que la p'tite n'a jamais manqué ce rendez-vous depuis qu'elle sait marcher!

Augustin Lebeau, journaliste



Noël chez les Derosier

Prologue, jeudi 25 décembre 1851

Chez les Derosiers les hommes sont allés au lit à l'aube. Les réjouissances ne doivent pas faire oublier la routine de la vie paysanne. Il faut bien faire le train.

Mais la nuit de Noël, les heures de sommeil ne sont pas très longues. Le grand-oncle a tôt fait de se lever. L'oreille collée à la porte de la chambre du haut, il comprend vite qu'il n'est pas le seul. Il entend les chuchotements et les rires des enfants. Doucement, il pousse la porte. Surpris, les enfants se cachent d'un trait sous les couvertures.

— Ben voyons les enfants, il ne faut pas avoir peur, c'est juste moi, lance Éphrème heureux de son effet.

— Levez-vous en silence, habillez-vous et venez me retrouver près du poêle.

Les enfants descendent les escaliers sur la pointe des pieds. Ils savent que papa et maman dorment encore. En bas, le grand-oncle les attend. Avec eux, il s'occupe de «repartir» le poêle. Ce poêle a deux ponts. Il n'appartient pas à la famille, c'est beaucoup trop cher. Il a été loué à l'automne au marchand Eustache Lavoie. Fabriqué aux forges de Saint-Maurice, il n'est pas très esthétique, mais il est de bonne qualité.

Une fois la maison un peu réchauffée, les enfants s'assoient aux pieds du vieux bonhomme.

— Parle-nous encore de ton vieil ami Joseph-François, demande le plus jeune de la troupe.

— Ça fait bien 10 fois que je vous en parle! Vous n'êtes pas tannés?

Il y a bien deux ans qu'Éphrème raconte cette histoire aux enfants et ces derniers, même s'ils la connaissent par cœur, ne se lassent pas de l'entendre!

La voix de l'homme est douce et profonde et elle sait raconter! Les enfants ont l'impression de se faire bercer! La première phrase est toujours la même: «Dans ma belle jeunesse, j'ai connu un homme valeureux!»

Éphrème commence donc son récit:



— Dans ma belle jeunesse, j'ai connu un homme valeureux. Il était de ces hommes dont on a l'impression qu'ils ne peuvent mourir, car ils ne sont pas vraiment humains et mourir est bêtement humain.

Les enfants sourient, car ce n'est pas la première fois qu'ils entendent le conteur rouspéter après la mort. Contrairement à la plupart des gens, la soumission aux cycles de la vie n'a jamais été son fort. Il semble constamment lancer des défis au ciel: «V'nez me chercher si vous êtes capables! V'nez, bandes de vilains démons, je vous attends de pied ferme. Dans ma vie, je n'ai jamais rendu de compte à qui que ce soit et c'est pas à ma mort que je vais le faire!», répète-t-il à qui veut l'entendre.

Dans le village on le dit un peu toqué et même dérangé, car il s'intéresse peu aux choses de Dieu. Il lui arrive parfois de ne pas aller à la messe.

— Je vous ai déjà parlé de la Conquête britannique sur les Français, nos ancêtres! Et ben, l'histoire de cet homme valeureux commence avec le départ de sa famille vers la France en 1762. Le père de Joseph-François était un gros marchand montréalais. Il retourna en France pour régler ses affaires avec les marchands de La Rochelle. Ruiné parce qu'il n'avait récupéré qu'une partie infime des sommes qui lui étaient dues pour ses lettres de change, il décida d'aller s'établir aux Illinois.

— Il partit seul, le reste de la famille devait suivre plus tard. Arrivé à bon port, il mit sur pied un lucratif commerce. Après une longue année de séparation, il fit venir sa famille. Le voyage fut très difficile. Une violente tempête obligea le capitaine à mouiller dans un autre port dans l'attente d'un temps favorable à la navigation. L'attente fut longue et plusieurs personnes décédèrent des suites d'une maladie contagieuse. Heureusement, toute la famille réussit à rejoindre la pointe ouest de la Floride.

— La route fut encore longue et semée d'embûches! Les enfants furent témoins d'un affrontement entre deux nations autochtones. L'une d'elles avait été chassée de son territoire ancestral par les défrichements des blancs et elle s'était réfugiée en territoire inconnu! Elle se heurtait ainsi aux bandes locales pour qui la venue de ces étrangers n'était pas souhaitable.

— Puis, la famille arriva enfin au poste où les attendait monsieur Perreault. Pendant plusieurs années, Joseph-François travailla comme commis pour son père. Il apprit à parler l'espagnol et plusieurs dialectes des tribus qui fréquentaient la bourgade! Bientôt il fut prêt pour participer aux expéditions qui partaient en quête de fourrure, de pékans, d'ours, de martres, de loutres, de castors, de renards, etc.

— Les rivalités entre commerçants entraînaient aussi les bandes indiennes dans des affrontements sanglants! Au cours de ses nombreux périple, Joseph-François a frôlé la mort à maintes reprises. Rien ne lui faisait peur!



— Il disait que la peur s'installait lorsqu'on lui donnait la permission de s'installer! C'est lors d'une de ces expéditions que je l'ai rencontré. Nous sommes devenus des amis tout de suite! C'était comme un frère! Puis, avant le décès de son père, il décida de revenir s'installer à Montréal. Là, il s'est marié à l'une de ses cousines lointaines.

Éphrème, lorsqu'il contait cette histoire, donnait beaucoup de détails sur les mœurs des tribus qui vivaient dans le territoire de la Floride et de l'Illinois! Il parlait de leur façon de vivre, de leurs grands capitaines, de leurs vieillards. Il parlait aussi de leurs batailles et de leurs rivalités avec d'autres tribus. Il parlait aussi de la vie des guides d'expéditions et du travail de chacun des membres de la «canotée». Il parlait beaucoup plus amplement des contrées qu'il avait traversées, mais, ce matin, contrairement à son habitude, il fait une histoire courte. Il est triste et les enfants ne comprennent pas ce qui se passe.

La journée se passe calmement à jaser ou à jouer. À un moment donné, on met les enfants turbulents dehors en leur disant d'aller se faire «éventer». Ceux-ci d'ailleurs n'en ont cure, car ils se retrouvent en pleine nature.

En soirée, on se livre à un tour de chant et chacun y va de ses chansons préférées, souvent reprises en chœur. Et le tout se termine tôt, histoire de reprendre le sommeil perdu la nuit précédente.

Augustin Lebeau, journaliste



Quête de l'Enfant-Jésus

Prologue, lundi 29 décembre 1851

La semaine qui suit Noël, la dernière de l'année, n'est pas une semaine comme les autres, car pour les affaires de l'Église, la semaine est importante. C'est la période de la quête de l'Enfant-Jésus et le 31 décembre c'est la guignolée. C'est aussi l'occasion de faire l'élection des marguilliers; il faut remplacer Clovis Gadouas et mettre aux enchères les bancs laissés vacants durant l'année.

Le dernier dimanche de décembre, le curé Chandonnay a procédé à la vente des bancs, propriétés des paroissiens décédés durant l'année. Chaque année il procède de la même manière. Après la messe, à la sacristie, il adjuge ces bancs aux plus offrants. C'est ainsi que les «acheteurs» obtiennent leur banc pour la vie durant. Il ne leur restera plus qu'à payer annuellement une rente pour en garder la propriété.

Cette vente aux enchères peut être pénible, car il arrive parfois que des familles dans le deuil, incapables de couvrir l'enchère, se voient dépouillées du banc qu'elles occupaient depuis longtemps.

Cependant, ce n'est pas le cas cette année et il y a bien un banc à mettre aux enchères. Il s'agit de celui d'un grand pécheur que l'on a retrouvé mort dans son étable, le corps raide comme une bêche.

La veille il s'était vanté à l'auberge de Maurice Leblanc, de connaître les coupables des disparitions dans le village et il se promettait de les dénoncer dès le lendemain au juge de paix du district.

Il était reconnu dans la seigneurie comme un «chicaneux» et un «médiseux» ! Il se plaisait à colporter toutes sortes de menteries sur toutes sortes de personnes! D'ailleurs, monsieur le curé Chandonnay l'avait houspillé sur cette question et avait même refusé, à une occasion de lui donner l'absolution pour ses péchés.

Certains voulaient qu'on fasse enquête sur cette mort mystérieuse, mais le docteur Harris avait rassuré tout le monde. Il n'y avait rien de suspect dans cette mort. Il s'agissait bien d'une mort naturelle. L'homme avait un cœur malade!

Toujours est-il qu'en cette journée d'enchères, personne ne voulut du banc de notre «chicaneux» de peur que son fantôme ne vienne hanter leurs nuits.

Mais l'événement principal de la semaine fut la quête de l'Enfant-Jésus. Monsieur le curé Chandonnay avec l'aide de deux marguilliers, Alexis fils, et Philippe Lavoie, s'est rendu chez chacun pour faire sa visite de paroisse et quêter pour l'Enfant Jésus.

Messieurs Lavoie ont bien voulu nous en parler! écoutons-les.



— D'abord, il a fait «frette» toute la semaine! Alors qu'à l'église l'Enfant-Jésus reposait bien au chaud dans la crèche, nous, on gelait dehors!

— Ben voyons Philippe, y faut pas parler comme ça de l'Enfant-Jésus! C'est heureux qu'il soit au chaud et nous on a fait que notre devoir. Pis l'hiver c'est normal qu'il fasse froid!

— L'Enfant-Jésus est pas rancunier et y comprend ce que je veux dire! Y a pas d'offense dans mes paroles c'est juste la vérité. Dis-le qui faisait «frette»!

— Ben oui, ben oui, c'est comme tu dis Philippe!

— J'ai pris place au côté de monsieur le curé Chandonnay et Philippe nous suivait avec son berlot. Dans la voiture de monsieur le curé, on plaçait les pièces de viande, la laine, les chandelles, le tabac, le sucre et le savon du pays. Dans mon berlot, on mettait les céréales et les pommes de terre.

— On a d'abord visité les habitations localisées dans les rangs les plus éloignés pis on a terminé avec les maisons du village. On a pas eu de misère parce que toutes les familles avaient été prévenues du jour de la visite à la messe du dimanche.

— À chaque fois qu'on rentrait dans une maison les gens s'agenouillaient pour recevoir la bénédiction et tous, du père jusqu'au petit dernier, nous serraient la main.

— Ça pas été facile partout! Y a ben quelques personnes dans le village qui se pensent plus «finfinauds» que les autres! Y se disent «libertaires». Du moins c'est comme ça que le grand-oncle Desrosier prétend être. Lui, il n'a pas voulu de bénédiction! Monsieur le curé lui a fait tout un sermon sur son comportement! J'sais pas s'il va aller au ciel celui-là. Pis y a aussi les autres qui disent qu'ils ne sont pas catholiques. Eux autres y sont «spéciaux», mais y sont généreux.

— Notre tournée a duré toute la semaine pis quand ce fut terminé, monsieur le curé pour nous remercier, nous a invité à un bon repas! Après s'être empiffré des délices cuisinés par «madame curé» on a passé la veillée à fumer la pipe et à jaser.

Le lendemain, monsieur le curé a mis en vente ce qu'il avait amassé au cours de la semaine. L'argent ainsi recueilli va servir à faire une «bourse» pour venir en aide aux démunis de la paroisse.



Augustin Lebeau, journaliste

